

Elle ne trouvait que ces seuls mots, dans l'effroyable affolement où elle était. Et Montmayeur, toujours les yeux ardemment fixés sur elle, Montmayeur, impitoyable :

—Chois-is. Tu as cinq minutes !

Les Prussiens écoutaient, mais comme Lucienne et Montmayeur parlaient très vite, Frantz Schuller et l'officier ne comprenaient pas la moitié des mots. Tout bruit de fusillade avait cessé. La nuit, toujours claire, était redevenue calme. Lucienne détourna son regard de Montmayeur. Une tempête mortelle bouleversa son cœur. En une minute, elle repassa, dans son esprit, tout ce qu'elle avait fait depuis des mois, tout ce qu'elle allait perdre ! Ses démarches à Paris, le succès obtenu avec tant de peine, la honte bravée, le déshonneur encouru, l'opprobre et le mépris publics, tout cela n'aura servi à rien ! Et son rêve ! Ce qui lui donnait du courage, c'était l'espoir du triomphe. Que de fois elle avait pensé au jour où elle eût apporté aux Doriat, aux juges, la preuve de l'innocence du brave homme ! Quelle fierté, alors ! Elle dirait :

—Je me suis dévouée pour arracher à l'échafaud mon père adoptif. J'ai bravé votre haine. J'ai vu sans faiblir les larmes de ma mère. J'ai entendu, sans révolte apparente, mais le cœur broyé, les malédictions de mon fiancé, que j'adore, et ses accusations abominables. Aujourd'hui, je vous pardonne. Vous m'avez recueillie autrefois, quand je n'étais qu'une vagabonde, mendiant par les chemins. Aujourd'hui, c'est moi qui apporte le bonheur dans votre maison !

Et elle raconterait le drame pénible de ces derniers mois, ses découragements, ses désespoirs, ses dégoûts, ses rancœurs. Et l'on tomberait dans ses bras, on la bénirait. On l'accablerait de caresses. On lui demanderait pardon. Voilà ce qu'elle avait rêvé. Au lieu de tout cela, au lieu de cette suprême réhabilitation, qu'arriverait-il ? Montmayeur mort, Doriat était perdu. Et son déshonneur, à elle-même, était pour toujours irrémédiable. Mais si elle savait Montmayeur, elle sacrifiait Gauthier ! Terrible alternative ! Elle savait l'assassin et tuait le fils de la victime. Que faire ? Elle était folle. Elle promenait des yeux hagards sur tous ceux qui étaient là et frissonnait en rencontrant les yeux de Montmayeur. Ces yeux disaient clairement, durement :

—Chois-is : Gauthier ou moi. Pour l'un des deux, la mort.

—Mon Dieu, inspirez-moi, dit-elle, mon Dieu, vous n'êtes pas juste.

L'officier tira sa montre de sa tunique.

—Je fous avais donné cinq minutes, dit-il à Montmayeur, il y en a trois d'écoulées.

Et Montmayeur, se tournant vers Lucienne :

—Tu as encore deux minutes.

Elle se tordait les mains. Soudain, un éclair passe dans ses yeux. Elle est devant la fenêtre. Elle y est seule. Les Prussiens sont au fond de la chambre avec Montmayeur. Par cette fenêtre, dans la nuit claire, elle aperçoit distinctement Gauthier qui sort du puits, et, en rampant dans les massifs desséchés par les premières gelées de l'hiver, se dirige vers le mur. Elle le perd de vue quelques secondes, puis le retrouve au moment où se servant des espaliers qui courent tout le long de la muraille, il escalade celle-ci. Il arrive sur la crête, sur laquelle il se tient couché de tout son long, sans doute parce qu'il veut s'assurer si les environs sont gardés par l'ennemi. Lucienne ne respire plus. Elle donnerait sa vie pour sauver celle du jeune homme. Et un immense bonheur l'envahit tout à coup.

—Il vivra ! Il vivra !

Une faiblesse la prend, tant son émotion est forte. Elle s'éloigne de la fenêtre, se rapproche des Prussiens. Elle les implore pour Montmayeur, non qu'elle ait pitié de lui, mais parce qu'elle veut donner à Gauthier tout le temps de se sauver. Elle veut convaincre l'officier que Montmayeur n'est pas coupable, qu'il ne peut être rendu responsable de l'attaque des francs-tireurs. Elle cherche des raisons. Elle supplie, les mains jointes.

—Je vous ai donné deux minutes de plus, dit l'officier. Si cet homme n'est pas de connivence avec les francs-tireurs, qu'il nous livre celui qui se cache dans cette maison.

Il eut un bref commandement en allemand.

Cinq hommes entourèrent Montmayeur, avec le sergent Frantz Schuller. Les soldats avaient leurs fusils chargés. Jean était très pâle. Pourtant il dit presque avec calme :

—Tu ne m'aimes pas ! Alors que venais-tu faire chez moi ?

Au dehors, Gauthier, du haut de la muraille avait vu briller dans l'ombre des arbres, doucement éclairés par la lumière de la lune, les baïonnettes des fusils prussiens. La fabrique était entourée et surveillée, impossible de s'enfuir. Il se laissa glisser dans le clos et rampant, comme il avait fait tout à l'heure, il regagna le puits. Lucienne, cette fois, ne l'avait pas vu.

—Marchez, dit l'officier.

On avait attaché un mouchoir sur les yeux de Montmayeur. Les soldats s'avancèrent vers la porte poussant le prisonnier. Schuller ouvrit la porte. L'air froid les frappait au visage. Aux paroles de Montmayeur, Lucienne s'était contentée de sourire. Elle dit :

—Est-ce une preuve d'amour que vous demandez, Jean ?

—Oui.

—Me croirez-vous désormais ?

—Je te croirai, mais choisis, choisis vite.

—Eh bien, écoutez.

Et s'adressant à l'officier :

—Monsieur, dit-elle, je vous jure que j'ai vu tout à l'heure un franc-tireur se cacher dans ce puits.

Montmayeur tremble, de joie ou de haine. Deux soldats se précipitent vers le puits, y descendent. Quelques secondes se passent. Ils remontent. Et tout à coup devant Lucienne, foudroyée, apparaît à Gauthier, pâle, du mépris dans les yeux. Gauthier, qui lui jette à la face, comme un crachat, ces paroles :

—Infâme ! Infâme ! Infâme !

—Gauthier ! Gauthier ! râle-t-elle.

Et elle tombe, raide, inanimée. Frantz Schuller délie le mouchoir lié sur les yeux de Montmayeur. Et en souriant :

—Fus l'échabiez pelle, monsieur, mes gomblements ! Cela m'aurait vait de la beine de fous vu-z-ler.

On le laisse libre. Une escorte de trois hommes emmène Gauthier qui est enfermé dans une des salles basses de la fabrique. Un factionnaire est à la porte. Il ne garde pas d'illusion. Demain c'est la mort ! Montmayeur enlève Lucienne dans ses bras, la transporte auprès de sa mère, qui, réveillée dès le premier coup de feu, n'a pas quitté sa chambre et est restée dans son lit.

—Soigne-la.

—Blessée ? ces gredins l'ont blessée ? Ah ! les maudits !

—Non, calme toi. Evanouie seulement.

La vieille s'empresse auprès de Lucienne. Longtemps tous ses soins sont infructueux. La syncope se prolonge.

—M'aimerait elle donc ? se dit Jean. Me se-sais-je trompé dans mes soupçons ? N'est-ce pas une terrible preuve d'amour qu'elle vient de me donner là ?

Enfin l'enfant rouvre les yeux. Elle revient à elle, mais tel a été l'ébranlement de son cerveau qu'elle ne reconnaît, tout de suite, ni Mme de Montmayeur, ni son fils.

—Je vais la coucher dans mon lit, dit-elle, et je la veillerai toute la nuit, si la fièvre se déclare, il faudra faire appeler un médecin.

—Le médecin, il n'y en a plus à Garches.

—Alors un major allemand !

Toute la nuit se passe, pour Montmayeur, dans des angoisses. Une fièvre célebrale peut se déclarer. Elle peut mourir. Heureusement, il n'en fut rien. Lucienne, presque aussitôt qu'elle fut étendue dans un lit, se mit à dormir. Elle était sauvée. Le matin elle se leva de bonne heure. Un large trait noir trahissait, sous ses yeux ternis, l'énorme fatigue de son cerveau. Sa première pensée a été pour Gauthier.

—Est-il mort ? A-t-il été fusillé ?

La seconde, pour ce qui s'est passé hier, devant elle. Comment tout cela était-il arrivé ? Elle était cependant bien certaine d'avoir vu le soldat sortir du puits, traverser le jardin et franchir la muraille. Elle en est réduite aux conjectures. Georges, plus malade, n'avait pas quitté son lit et il ignorait, le matin, en se levant pour

la première fois depuis quelques jours, les événements de cette nuit tragique. C'est Jean qui les lui a racontés. Lucienne n'ose, ce matin-là descendre de sa chambre. Que va-t-elle apprendre ? Elle a tant peur d'une catastrophe qu'elle préfère une heure de plus d'incertitude. Enfin elle se décide. C'est George qu'elle voit le premier. Il la considère avec tristesse. Ni l'un ni l'autre n'osent rompre le silence. Lui, devant ses alarmes, s'y décide.

—Comme vous avez dû souffrir.

—J'ai appelé plus d'une fois la mort.

—Est-ce qu'elle vient quand on l'appelle, dit le malade avec une ironie navrante. J'en sais quelque chose moi.

—Jean vous a tout dit.

—Tout.

—Gauthier est mort, n'est-ce pas ? il est mort ?

—Non.

—Ah ! dit-elle, ayant soudain un vague espoir.

—Non. On s'attendait, m'a raconté Jean, à son exécution ce matin même. Elle est retardée. Pour quel motif ? je l'ignore. Le bruit court qu'une revue sera passée aujourd'hui par le roi et les princes. Les soins de cette revue ont peut-être fait oublier Gauthier Bourreille.

—Où l'a-t-on conduit ?

—Pas bien loin.

En désignant du doigt les bâtiments de la fabrique, de l'autre côté de la cour.

—Ici, chez nous ; mais bien gardé !

—Si près ! murmura-t-elle.

Elle se tait. Georges la regarde avec attention.

—Vous songez aux moyens de le sauver ?

—Oui. Je l'avoue. C'est moi qui l'ai livré parce que Jean l'exigeait, parce qu'il le fallait pour le salut de Jean. A présent, je voudrais ne pas avoir sa mort à me reprocher.

—C'est juste. Mais comment faire ?

—Où est-il enfermé ?

—Dans une salle basse de la fabrique, où se tenait le contremaître. La fenêtre est grillée. Il y a deux portes, la première donnant sur la cour des ateliers, à l'intérieure ; la seconde donnant sur la campagne, mais celle-ci est condamnée depuis longtemps. La seconde seule est gardée. Un factionnaire se promène devant.

—Il est perdu !

—Je le crois. Il faudrait un miracle pour le sauver.

—Un miracle, hélas !

—J'appelle miracle, un concours de circonstances telles que nous ne pouvons pas, humainement, les prévoir.

Lucienne remonta dans sa chambre. Elle pleura longtemps.

—S'il meurt, je me tuerai !

Telle fut sa résolution, après ses larmes.

VI

Lorsque Gauthier se vit prisonnier, il comprit bien vite qu'il était perdu ; il avait toutes les chances contre lui. Pris les armes à la main, il eût été fusillé comme franc-tireur. Pris en civil, après s'être introduit sous un déguisement dans ce poste des soldats allemands, il serait considéré comme espion. Dans les deux cas, il s'attendait donc à être passé par les armes.

—Tant mieux, murmura-t-il, dès qu'il se trouva seul et qu'il entendit la porte se refermer sur lui à double tour. J'ai la vie en horreur, à quoi bon vivre ?

Et il s'étendit sur le parquet, où il essaya de dormir. Sa fatigue était grande et cependant le sommeil ne vint pas. Et machinalement, il regardait autour de lui pour se rendre compte de l'endroit où il était prisonnier. C'était une pièce qui avait servi jadis de bureau. On le devinait aux taches d'encre sur le parquet. Ainsi que Georges l'avait expliqué, la chambre avait deux portes et une fenêtre. La première de ces portes communiquait avec une étroite cour qui formait le milieu de tous les ateliers. Ceux-ci étaient occupés par les Prussiens. Impossible de songer à s'évader de ce côté-là. L'autre porte donnait sur la campagne. De l'autre côté, c'était l'espace, c'était la liberté ; mais là, deux soldats veillaient. La porte était solide. Il essaya de l'ébranler, réunit toutes ses forces, hélas ! vainement.